

Une approche de l'œuvre poétique de Murièle Modély

par Hervé Gouault

Lire Murièle Modély, c'est une expérience. Elle a une voix douce et une voix crue. Doctoresse Modély et Miss Murièle ! Une dizaine de recueils en autant d'années, et quand on la croise, elle vous dit simplement, le plus naturellement du monde : "Je n'écris rien en ce moment, je range tout ça..." ! Les gens qui lisent vite passeront à côté de son écriture que l'on pourrait qualifier "d'autodévoration" comme l'a inventé Antonin Artaud dans *Révolte contre la poésie*. Tout y est fort, cruel, jouissif, débordant, tendre, puissant !

Murièle se livre entièrement dans son écriture poétique, que ce soit en disant "je", ou en empruntant des personnages multiples, comme autant de personnages d'un théâtre intérieur qui clament tous leur désir de vivre, d'aimer, de très loin opposé à celui de la boulimie consumériste.

*mordre
le vide mordre
laisser tous
les indispensables
biens de consommation
finir
dans la gorge
dans le creux du pantalon
vomir pour se remplir encore*

Je te vois, éditions du Cygne, 2014

Crue, radicale, Murièle, alors qu'il ne semble pas exister plus douce qu'elle !

L'urgence à être, à dire, c'est cela que l'on ressent au fil des pages, dans tous ses recueils, quand ses pages nous retournent plutôt. A dire le corps, l'intérieur, les flux, les désirs du corps, se donner entièrement à l'autre, prendre tout de l'autre. Comme dans *Sur la table*, sorti aux éditions numériques QazaQ, en 2016 :

*Un peu après minuit, on se retrouve moites
corps démantibulés, ceintures défaites
les jambes écartées contre les pieds de chaise*

*la lune nous bascule, nos yeux s'écarquillent
et nos rires grondent
comme des fauves dans nos cheveux*

*on se retrouve unis et moites
chair contre chair
dans le jeu descendant de la pendule*

Ses personnages nous emportent et nous déboussolent, comme ce “elle” et ce “il” du recueil *Rester debout au milieu du trottoir*, aux éditions Contre-Ciel en 2014. On suit leurs désirs, leurs affrontements, des histoires de vie se dessinent, folles, rageuses, et puis, au détour d’une phrase, d’un vers, d’un simple mot, la douceur et le rêve nous soulèvent, comme cette naissance incroyable :

*Elle a vécu sa minute première, dans une boîte à chaussures
dans un magasin quelconque, sous des lumières fortes
dans le bruissement flou de la soie blanche
le sable dessicant grattant sa fontanelle*

Sa première seconde : l’illusion de la mer

L’illusion de la mer... de la mère, de la naissance rejouée, et pas qu’une fois dans ce poème au titre “Tout avait pourtant bien commencé”. Plus tard, dans le recueil *Radicelles*, aux éditions Tarmac, en 2019, la naissance se fera sur un matelas sale, toujours ces contrastes douceur-douleur.

L’image de la tache est récurrente, qu’elle soit sur le matelas, ou en soi, celle qu’on porte, qui nous étouffe.

Dans *Rester debout au milieu du trottoir* encore, les derniers mots :

*j’ai écouté flamber dans ma poitrine la pierre
éclater dans les chairs la haine capillaire
mais au fond
tout au fond
rien ne passe
dépasse
chaque geste m’efface
Je suis la page vierge
une tache fugace qui marque le lit blanc*

Les origines sont là, aussi, omniprésentes, partout, même dans cette “haine capillaire”, les souvenirs, l’île de la Réunion, la langue créole, l’enfance, dans de nombreux vers dans son œuvre, pas que dans *Penser maillée*, son premier recueil aux éditions du Cygne (2012). Tout brille dans cette langue colorée, tout intrigue, tout déborde de beauté et de questionnements intimes.

*Parce que la chair tannée se ratatine en italique
Parce que le tangue est un tenrec
Et s’il est l’un et l’autre
Son nom français ne dit rien
De familier*

Qui est-elle la poétesse, hors de l’île, où existe-t-elle, dans l’exil ? Les mots semblent être le seul recours, le seul lien entre la Murièle insulaire, enfantine, et la Modély adulte, sur le continent.

*Où est le mot ?
Comment appeler ce qui disparaît entre les lattes
du plancher ?
Vais-je totalement fondre dans les terres qui m’ont
un jour portée ?*

C'est comme mettre son œil dans un kaléidoscope, lire son œuvre, ou se trouver face à des pièces de puzzle dont on ne sait si on parviendra à les assembler.

*Rhum la paille
Coup d' cogue mon lèv
Rhum charrette
Coup d' pioche mon tèt*

*Quand la nuit est noire
Comme ma peau*

*Quand la nuit est noire
Comme mon âme*

*Le rhum dilue sa langue
Dans ma bouche"*

(Penser Maillée)

Le monde du travail, le rapport au chef, les consignes absurdes, l'inhumanité des rapports circonstanciés du bureau, n'échappent pas non plus à la plume de la poétesse. Comme dans son dernier recueil paru en 2020 aux éditions Aux Cailloux des Chemins : *User le bleu* suivi de *Sous la peau* :

*je suis allée aux obsèques de la mère
de cette femme que je ne connais pas
et mon chef m'a dit merci
merci d'avoir représenté l'institution
auprès de la femme
que personne ne connaît non plus*

Elle manie aussi la réflexivité de son acte d'écrire, mais pas avec le sérieux compassé de nombreux poètes de la fin du vingtième siècle qui se regardent écrire, seulement avec humour et profondeur. La voir sur scène dire ses poèmes où elle dit écrire des poèmes avec ses pauses, son ironie, ses sourires, ses regards en coin, est un régal !

*comme le poème, tu as un trou au milieu de la phrase
un cratère d'où les mots roulent, s'écoulent jusqu'aux chevilles
agrandissent jour après jour la surface de l'île
d'un littoral friable
qui plonge dans la mer
comme le poème
personne n'en a fait la cartographie
la matière est floue sous la canopée
le poème et toi êtes deux espèces endémiques*

Plus loin, encore dans le même recueil : *Tu écris des poèmes*, aux éditions du Cygne, en 2017

*pour écrire tes poèmes
tu achètes un beau carnet
un stylo quatre couleurs
une table que tu orientes plein sud
un lecteur mp3
tu achètes
un crayon à papier
une gomme
un taille crayon
des dosettes de café
la machine à espresso pour les dosettes de café
avec dans la tête, la musique qui va bien
sur la table orientée plein sud
des alertes de like sur ton téléphone
tu achètes
accumules
n'écris rien du tout
l'écris quand même
pour en faire ce poème*

On pourrait aussi aborder son œuvre par les images, les dessins, les photographies qu'elle associe très souvent : illustrations de Sophie Vissière pour *Feu de tout bois*, le Délit buissonnier n°1 , tiré à part de la revue Nouveaux délits paru en 2016, photographies de Bruno Legeai pour *Rester debout au milieu du trottoir*, celles de Vincent Motard-Avargues dans *Radicelles*, les illustrations de Maxime Dujardin dans *Sur la table*, aux éditions numériques QazaQ en 2016, ou le dessin de Cendres Lavy pour *User le bleu* suivi de *Sous la peau...*

Cette note n'a fait que survoler rapidement quelques-uns des fleuves de son écriture. La lectrice, le lecteur, n'aura pas besoin d'être guidé.e pour entrer dans son œuvre, elle/il ira de surprise en surprise, de ravissement en saisissement, comme chacun de ceux qui avant elle, avant lui, se sont lancés dans cette entreprise poétique et sensuelle.